

*Olivier Wickers*  
Chambres  
de Proust

Flammarion

Extrait de la publication

# Chambres de Proust

Olivier  
Wickers



Gagner et puis garder la chambre. D'abord celle, bien réelle, les volets clos, les rideaux tirés et éclairée à l'électricité où s'enferme à l'automne 1914 un écrivain de quarante-trois ans, Marcel Proust, pour ne plus la quitter des huit années qui suivent. Ensuite cette autre, plus vaste encore – tout un livre – *À la recherche du temps perdu*, conçu par son auteur comme la plus belle des chambres qui fût. Et puis, toutes celles, si nombreuses, que le roman contient et qu'on visitera au fil des pages, sans toujours savoir ni ce qu'elles dissimulent, ni qui et quoi on rencontrera à l'intérieur, une fois leur seuil franchi.

On attendra beaucoup, ici, des unes et des autres, de leur succession, du savant enchevêtrement de ces lieux communicants ou pas – assez pour que, lecteur, à son tour, cent ans plus tard, on accepte de s'enfermer longtemps avec elles.

*Olivier Wickers a publié* Trois aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre (*Gallimard, 2000*). *Chambres de Proust est son deuxième livre.*

Flammarion

Extrait de la publication

## Chambres de Proust

DU MÊME AUTEUR

*Trois aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre*, Gallimard,  
2000.

Olivier Wickers

# Chambres de Proust

Flammarion

© Flammarion, 2013.  
ISBN : 978-2-0813-2338-4

*À mes parents, leur origine.*





Quel Marcel ! Quel Marcel !

Albertine au narrateur, *La Prisonnière*



Première partie

GARDER LA CHAMBRE



Marcel Proust prit pour de bon la chambre – mieux encore que d’autres la mouche ou la poudre d’escampette – ainsi qu’on attrape une maladie, à moins que ce ne soit celle-ci qui vous rattrape, au retour d’un dernier séjour à Cabourg en octobre 1914. La fidèle servante Céleste et puis Marcel lui-même ont fait un récit apocalyptique de ce retour en train dans un pays désormais en guerre. Faute de soin, séparé de ses médicaments restés avec son bagage dans une autre voiture, Proust manqua de peu mourir d’étouffement. Ce séjour serait le dernier qu’il ferait à la mer – et d’ailleurs où que ce fût. Des huit ans qui lui restent, il ne quittera plus jamais Paris. On pourra dire de tout ce temps qu’il y garda la chambre, pour ne pas dire son livre.

La légende pouvait commencer, celle d’un grand enfermement, du sacrifice, qui ne finirait qu’avec la mort. Tigresse qu’on garde chez soi comme d’autres des crocodiles, des pythons ou des singes, contre tous les règlements municipaux d’hygiène publique, mais qui à la fin mange le dompteur, *À la Recherche du temps perdu*, que Marcel Proust éleva patiemment dans sa chambre, est aussi l’histoire de ce « créateur que sa

création a dévoré », ainsi que la raconte un encore jeune François Mauriac de moins de quarante ans dans un bel article de *La Revue hebdomadaire*, paru à la mort de Marcel en novembre 1922. « Cela est sans exemple », ajoute le grand et pieux écrivain, sans bien informer son lecteur si un tel défaut d'exemple est admirable, à suivre, telle une future imitation de Jésus-Christ, ou plutôt à proscrire, ainsi qu'une figure malade et maudite.

Mieux décidé, le « petit frère », Robert Proust, ce frère que ses parents avaient ajouté à Marcel ainsi qu'il le faisait à ses carnets des paperolles ou d'un béquet, sera beaucoup plus franc dans le polissage du vitrail d'église que l'écrivain catholique. « Ce fut alors une vie de renoncement, une véritable vie ascétique où, cloîtré chez lui, entouré de ses Cahiers, ne sortant presque plus, il mit debout cette œuvre formidable dont l'achèvement lui était si cher », écrit-il quelques mois après la disparition de son aîné dans un texte très public, bien éloigné de son titre *Marcel Proust intime*. Il est vrai que Marcel, toutes ces années, loin d'offrir son intimité à son docteur de frère, lui intima surtout de se tenir à l'écart : d'abord de maman, dont il partageait seul la langue ornée, cultivée et littéraire, puis plus tard du livre – les deux furent longtemps confondus. Un livre que Marcel Proust était désormais le seul à pouvoir écrire en cette fameuse « langue étrangère », la marque, selon lui, des grands livres, quitte, pour mieux la parler, à ce qu'il se transformât à son tour en étranger, loin des autres.

On trouvait souvent un air oriental, persan, à Marcel, et pas seulement à la manière des *Lettres* de Montesquieu (on se serait alors demandé : « Comment peut-on être cet écrivain ? ») mais, littéralement, pour son apparence, ses yeux en particulier. Un étranger, ou

peut-être un exilé, qui semblait ailleurs et d'ailleurs. Lucien Daudet, fils d'Alphonse et frère de Léon, un ami cher, d'une amitié si chère qu'elle vaudrait à Marcel de se battre en duel avec un critique, Jean Lorrain, le décrirait séparé des autres par une cloison de verre. Jamais tout à fait à côté des autres, mais de l'autre côté, le côté bien sûr de l'écriture.

Qui est exactement ce Marcel Proust qui, à l'image des armées françaises depuis le début du conflit dont, puisque malade d'asthme, il a été exempté, décide, si on le décide jamais, de faire retraite ? C'est un écrivain de quarante-trois ans dont on commence de parler dans les journaux, pas toujours en bien. Oisif, mondain, snob, probable homosexuel, « uraniste », « saturnien », disent les gens qui aiment le déguisement des mots. Trop riche en argent, en phrases et en paroles, il est jusque-là l'auteur encore très partiellement publié d'une « œuvre de loisir », a écrit avec méchanceté une revue à la page, *La Nouvelle Revue française*, qui, sous la plume d'Henri Ghéon, expose en 1913 les bonnes raisons pour lesquelles le public maison peut s'épargner de lire Marcel Proust, comme la NRF s'est dispensée de le publier, tandis que le si bien nommé journal *Le Temps* regrette avec Paul Souday le petit livre exquis qu'on aurait pu écrire à la place du gros volume, à l'en croire, pas composé et tellement démesuré que le critique vient de lire.

L'écrivain, moqué dans les revues sérieuses pour ses séjours à la plage ou dans le monde, médite ce malentendu. Il pense à part lui en avoir fini avec ce qui, à l'opposé d'un loisir, est un travail et une raison de vivre, le grand ouvrage de littérature qu'il a commencé six ans auparavant, depuis qu'il s'est dégagé progressivement de plusieurs tentatives inabouties d'essais et d'études. Bien

qu'il n'en ait encore fait paraître qu'un seul volume à compte d'auteur chez Grasset, avec un certain succès malgré son titre souvent jugé banal, voire commun, *Du côté de chez Swann*, il en aperçoit, lui seul, tout le plan d'ensemble, la construction générale, qu'il ne révélera au lecteur que progressivement, pièce par pièce. En novembre 1913, deux autres parties sont alors annoncées pour compléter l'œuvre, *Le Côté de Guermantes* et *Le Temps retrouvé*.

En ces journées de l'été 1914, tandis que l'Europe se précipite vers la guerre, interrompant par la mobilisation des imprimeurs et de leurs ouvriers typographes la publication du manuscrit, Marcel Proust, s'il l'ignore encore, a pourtant un nouveau rendez-vous, impérieux, dans une chambre, avec son livre.

Avant de s'en retirer, Proust en effet alla dans le monde et écrivit sur le monde. Il en résulta deux fâcheuses conséquences : certains penseront pour toujours qu'il est un écrivain mondain, d'autres, parfois les mêmes, qu'on n'écrit bien que sur ce qu'on connaît. Au passage, ils se dispenseront de le lire, comme on ne va plus à Venise parce qu'on a le sentiment d'en savoir déjà trop long sur elle.

C'est tout le contraire qui est vrai : c'est le monde qui est proustien, et on n'écrit que sur ce qu'on ne connaît pas, et pas forcément pour le connaître. Quant à Venise, elle se défend très bien toute seule d'être connue, pour peu qu'on y vienne chaque fois pour la redécouvrir.

\*

Que garderait vraiment Marcel Proust en gardant la chambre depuis qu'il savait que « *le plus grand désir*



*que j'eusse au monde* », tel qu'il l'exprime au début de son récit, « *garder ma mère dans ma chambre* », ne serait pas exaucé – ses distances, ses illusions, sa respiration entre deux plongées dans le grand roman ou encore une forme de virginité ainsi préservée des extérieurs ?

Parfois, on tremble un peu au moment de pénétrer dans cette chambre – comme peut-être Marcel trembla, qui sait –, à l'idée de tout ce qu'on y trouverait, ce qui s'y trouvait. « Ses créatures se sont nourries de sa substance », écrit encore Mauriac dans son étrange hommage posthume. La phrase se lit avec on ne sait quelle horreur qui prend aux récits d'anthropophagie faits dans les journaux pour y rendre compte des naufrages prolongés.

En effet on passera beaucoup de temps et beaucoup de monde passera dans cette chambre, malgré les changements de domicile entre la rue de Courcelles et, après la mort des parents, le boulevard Haussmann, dont la vente fera connaître plus tard aux amateurs de Monopoly littéraire les combien plus modestes rues Laurent-Pichat et Hamelin, où Proust déménagera sa chambre. S'y succèdent sur une belle frise le cortège des amis, nouveaux et anciens, les amis des amis, et même des lecteurs attirés par l'auteur, parfois depuis l'étranger, jusqu'à la lointaine Amérique.

On y sert à dîner aux visiteurs, vers minuit, de la sole commandée chez Larue, du poulet rôti, des glaces ou des fruits portés depuis le Ritz, que nos pèlerins prennent assis près du lit sur un fauteuil d'invité au beau velours de Gênes, dont on reverra un jour le tissu sur la robe d'une jeune fille en fleurs dans le roman ; on y donnera même parfois des concerts, de vrais

concerts avec un quatuor de musiciens professionnels auxquels Proust envoyait sa voiture pour venir chez lui jouer la nuit.

Cette chambre, qui ainsi que dans les rêves en condense plusieurs à la fois, sera des années durant, si on aime les Lettres et espère qu'elles vous aimeront, le lieu où il faut aller, être, depuis lequel envoyer plus tard des cartes postales aux amis. En retour, on ne sait si Marcel, soudain paternel, sans se lever, puisqu'il recevait couché dans son lit, pinçait autre chose que l'oreille mais bien le cœur à ces nouveaux grognards qui pourraient dire plus tard « j'y étais » et ne s'en priveront pas sous forme de récits, mémoires, souvenirs qu'ils feront publier. On approchait certes peu Marcel, qui s'était fait rare dans le monde, mais qui l'approchait, sans forcément être du monde, le faisait ensuite savoir, beaucoup.

Proust semble à son affaire dans sa chambre. Il y a bien quelque chose de royal dans cet appareil, tel l'épisode rapporté par son livre de l'Électeur palatin, oncle de Monsieur, frère de Louis XIV, qui, pour régler une question compliquée d'étiquette, reçoit à dîner le duc de Chevreuse en restant couché dans son lit, feignant d'être malade. Tout autant, la figure de Proust fait se lever bien d'autres vignettes majestueuses dans notre mémoire. Ici un Saint Louis recevant sous son chêne et rendant justice (pour Marcel, à l'écriture), là un Roi qui paraît devant son Parlement pour en plier la volonté par son lit de Justice, ou encore on pensera à ces caprices de souverains élevant leur Camp du Drap d'or, l'un son Chambord ou l'autre son Saint-Pétersbourg, au milieu de nulle part, pour épater leurs sujets. Même si la tenue de Marcel est souvent, à

l'image du médiocre Cosson au pied de Chambord, plus bizarre que splendide : tricots élimés, vieille couverture et même « draps douteux », notera un visiteur de passage, soudain bien irrévérencieux, tandis que les lecteurs des *Débats* apprendront qu'il régnait surtout dans cette chambre une odeur de renfermé et une atmosphère étouffante parce qu'on n'y ouvrirait jamais les fenêtres. Qu'importe, on y vient, selon sa familiarité (un mot assez mal venu), assister moins au Coucher qu'au Lever, et non du Roi, mais de cette Reine, la Littérature.

Proust semble adopter par avance la position du gisant de nos Lettres, être leur grand tombeau, une nécropole à lui tout seul, notre Saint-Denis des Livres.

On vient au chevet de Marcel – ainsi qu'on visite un malade ? Plutôt, on vient voir comment la maladie produit cette inguérissable fièvre, un livre.

On sert donc un repas aux visiteurs. Le maître de maison a déjà pris le sien. Même aux dîners priés qu'il donnait chez ses parents, puis plus tard au Ritz, il ne mangeait pas avec ses invités, mais seul, auparavant. Ainsi débarrassé, il se mêlait aux convives sans avoir la nécessité de leur ressembler. Il y a des choses qu'on ne fait pas en public : manger, l'amour, écrire.

### *Chambre à coucher*

On l'apprendra dès la première phrase désormais si fameuse du roman. Le narrateur du récit, dont Proust précise si souvent dans sa correspondance qu'« il n'est pas toujours moi » qu'il devait bien l'être quelquefois, ne se servira jamais de sa chambre que pour « se »

coucher. La forme réflexive du « *Longtemps, je me suis couché de bonne heure* » tourne au solipsisme. On « se » couche, seul et tout seul, quand maman n'est plus là pour rabattre les draps qu'elle repliait autrefois sur vous, ainsi qu'on tournerait une lourde page afin d'être bien sûr qu'une fois le lit refermé comme un livre, vous ne découcherez plus.

On le sait par tant de confidences, ou encore mieux par l'absurde (l'absence de telles confidences de la part des principaux intéressés qui ne se fussent pas privés de le raconter), Marcel Proust durant ses années de réclusion ne couchait pas du tout, ni avec des hommes, ni avec des femmes, ni avec personne. La phrase que le narrateur, enfant, n'avait pas eu le courage en ouverture du récit de dire à maman un soir à Combray où, après le baiser manqué à la suite de la visite inopinée d'un voisin, Swann, elle va dormir avec lui dans sa chambre tandis qu'il est pris de remords – « *Non, je ne veux pas, ne couche pas ici* » –, une fois devenu homme Marcel ne cessa de la répéter, sans guère de ménagements, à tous ceux qui n'étaient pas maman, ce qui faisait du monde et en vérité tout le monde.

Si Proust couchait beaucoup et bien, ce n'était que sur le papier, son livre, qui sera empli de coucheries (le mot y figure, comme la chose), ce qui n'est pas si fréquent quand on vise la grande littérature et aspire à devenir un classique – mais il l'est aussi de désirs insoumis, d'amours imparfaites et de vraies bontés. Et, dans les chambres du livre, bien sûr les plus vraies puisqu'elles se dispensent même d'exister vraiment, toutes celles dont le roman parle – les chambres à coucher –, on croisera bien peu de caresses, et sans doute

pas d'actes sexuels complets, « *cet acte de possession physique où d'ailleurs on ne possède rien* », écrit Proust. Même dans la dernière chambre où il tiendra enfermée la plus célèbre des jeunes filles en fleurs, le personnage le plus souvent cité du roman, Albertine, le narrateur avouera à la fin n'avoir pas été, ou pas « *complètement* », ou seulement « *quelques minutes* » son amant (et avec la grande amie d'Albertine, Andrée, bien plus tard, il sera seulement question entre eux de « *demi-relations charnelles* »). Il aurait donc tout fait à Albertine : la capturer, la séquestrer, la compromettre socialement, l'épier, l'éduquer et, à sa manière, l'aimer – sauf ce qu'on fait pourtant d'ordinaire plus souvent que tout le reste, un reste qu'on ne fait pas si souvent pour autrui, pour lequel selon la *Recherche* on ne prend pas tant de peine, n'éprouve en général et au mieux qu'indifférence. Ailleurs, traduisant cette étonnante inversion des usages, le roman évoque mystérieusement des caresses que demande Albertine et que le narrateur refuse « *par peur de la dépraver* ».

Albertine resterait donc le grand amour incomplet et malheureux du narrateur, plus encore que maman, qu'il ne pouvait aimer elle non plus complètement, mais pour d'autres raisons.

Albertine et le narrateur furent peut-être les victimes innocentes d'une malédiction qui semble frapper les chambres de la *Recherche*. À bien lire, les scènes les plus sexuelles n'auront pas les chambres à coucher et leurs paisibles intérieurs pour lieu ou décor, mais, par exemple, une voiture à cheval pour Swann et son grand amour Odette, et encore une voiture pour Swann avant Odette (et un peu pendant), dans laquelle il emmène « *une petite ouvrière fraîche et bouffie comme une rose* »

que son cocher prend tous les jours au coin de la rue. Une boutique sur cour accueille le giletier Jupien et le plus fantasque des Guermantes, le baron de Charlus, Palamède ; cet autre genre de chambre, un peu particulière puisqu'elle l'est si peu, celle d'un hôtel de passe sordide, pour Charlus encore ; la fille de M. Vinteuil le fond d'un petit salon qu'elle s'était fait, apprend-on, à la place d'une ancienne chambre ; quand il faut au narrateur imaginer son premier amour d'enfance, Gilberte, dans les bras de l'homme avec lequel il l'a aperçue (on saura plus tard que c'était une femme déguisée en homme), c'est dans une « lingerie », et non une chambre, qu'il situe leurs ébats (et elle lui confiera avoir joué enfant, à Combray, dans les ruines du donjon de Roussainville où « *des filles et des garçons de tout genre profitaient de l'obscurité* »). Albertine, quand elle est hors de vue, officie un peu partout et un peu avec tout le monde pourvu qu'il s'agisse de femmes, si l'on en croit le récit extravagant des espions que le narrateur enverra après elle : des cabines au pied de la falaise en bord de mer à Balbec, une grotte aux Buttes-Chaumont, les bords d'une rivière en Touraine, toute la vallée de Chevreuse, la loge d'une actrice au Trocadéro (une chambre mais d'emprunt, une fois, celle d'un hôtel au Mans, et qui sait où à Versailles où, mal surveillée par un chauffeur complice, on ne saura jamais ce qu'elle y fit). Le narrateur (qu'on verra, s'agissant de lui-même et de ses plaisirs, avant son histoire avec Albertine, négliger sa chambre, fréquenter surtout les bordels, un peu la plage de Balbec) en est réduit à imaginer autour d'elle tous ces lieux vagues et généraux « *où il y a beaucoup de monde et où on est frôlé* », là où en somme le désir est partout mais en reste à la surface.

Il en ira bien ainsi des façons du narrateur avec toutes les jeunes filles qu'il aimera, Albertine et, avant elle, Gilberte, la fille chérie de Swann. Il est beaucoup question avec elles deux de contacts et de frottements, jambe contre jambe, mais, sinon quand on s'embrasse sur la bouche, pas vraiment d'intérieurs possédés. Leurs jeux érotiques en restent aux dehors, avec Albertine contre son corps pendant qu'elle dort, et pour Gilberte encore plus littéralement, puisque à l'extérieur, derrière un massif de lauriers. Le narrateur rapporte : « *nous luttions, arc-boutés [...] je la tenais serrée entre mes jambes* », jusqu'à constater au bout d'un moment, dans une dernière image, elle aussi superficielle, d'un plaisir de surface : « *je répandis, comme quelques gouttes de sueur arrachée par l'effort, mon plaisir...* ». Les mêmes métaphores compliquées et si peu pénétrantes de pollen, fleurs et bourdons s'étendent dans le roman jusqu'aux autres personnages, pour décrire la sexualité de Swann arrangeant des fleurs, les catleyas, sur la gorge d'Odette ou encore à propos de la rencontre inopinée entre Jupien et Charlus. Quant au célèbre médecin Cottard, il a une théorie bien à lui sur la jouissance féminine, qui fait encore moins de cas de la génitalité, puisque ce n'est pas du tout où on le croit que cela se passe : « *On ne sait pas assez c'est surtout par les seins que les femmes l'éprouvent* », affirme-t-il au Casino de Balbec, à un narrateur qui s'en trouvera peut-être plus influencé qu'il ne l'aurait souhaité.

On reste encore loin des intérieurs entre le jeune duc de Châtellerauld et l'huissier de la princesse de Guermantes (ce seraient les bosquets des Champs-Élysées), ou pour Charlus qui fréquente des pissotières, des à-côtés sombres, ces « *lieux publics où on fait*

*ce qui est le plus secret* », qui n'ont pas leur place dans les maisons sauf si celles-ci – et on verra ou évoquera plusieurs maisons de rendez-vous dans le récit – sont faites exprès. Quant à l'oncle du narrateur, Adolphe, ce grand amateur de femmes brouillé pour cette raison avec le reste de la famille, il reçoit des cocottes et des actrices, non dans sa chambre, mais dans son si bien nommé pour ce professionnel « cabinet de travail », jusqu'à la fameuse « dame en rose » qui jouera un grand rôle dans le roman sous le nom d'Odette de Crécy, future Mme Swann.

Le désir, qui dans le livre ne va pas si bien que cela avec l'amour, inventera donc ses lieux. Il fait voyager à travers l'espace social. Les ducs et les princes ne cessent de coucher, plutôt qu'entre eux – avec leurs femmes il ne fallait plus y songer –, avec des valets de pied ou des cochers de fiacre dont ils s'échangent les noms comme d'autres des adresses de restaurants. « *L'Ambassadeur est ami du forçat* », affirme la *Recherche* en rapprochant ceux que tout sépare, mais qui partagent les mêmes goûts. Le désir provoque un second déplacement, dans l'espace physique. Il met hors de soi. Il ne vous ramène pas souvent chez vous, alors que la chambre à coucher, trop convenue, ne fait pas assez voir du pays. Le duc de Châtellerauld en profite même pour changer de passeport, qui se fait passer pour un touriste anglais auprès de son amant de rencontre. Le baron de Charlus ira un jour jusqu'à Orléans, où il n'avait rien à faire, simplement à suivre le conducteur d'un tramway qui lui plaisait, et c'est encore sur un quai de gare, à Doncières, qu'il fait la rencontre de son futur et si fatal amour, Morel, qui effectue son service dans la musique du régiment.



L'amour conjugal qui pourrait se satisfaire de chambres, il en sera question à l'occasion dans le roman, mais pas vraiment pour le faire. Le narrateur se demandera à la fin de son ouvrage si dans le couple funeste formé par le plus improbable des désirs entre le modeste violoniste Morel, fils d'un valet de chambre, et le si supérieur baron de Charlus, d'ascendance royale, on couchait ou pas ensemble. Ce serait bien inutilement alors que la « Patronne », Mme Verdurin, à la campagne où elle réunit son petit clan d'invités, attribue tout exprès à ses deux visiteurs, et s'en vante, des « *chambres communicantes* » – qui sait même si, par là, elle ne prévenait pas leur rapprochement plus qu'elle ne le favorisait ?

Ce n'est pas cela en effet qu'il faut attendre des chambres. Dans la *Recherche*, elles ne communiqueront décidément pas mieux que les êtres ensemble. « *J'ai chance de ne la voir jamais* », s'exclame le prestigieux duc de Guermantes quand, évoquant une encombrante photographie de monnaie ancienne offerte par Swann à la merveilleuse duchesse, Oriane, le premier grand amour du narrateur, une fois introduit dans le monde, ce mari préoccupé s'inquiète auprès de sa femme de savoir où elle pourra bien installer, dit-il avec effroi, « *un joujou de cette dimension-là* ». La réponse innocente de la duchesse (« *Mais dans ma chambre, je veux l'avoir sous les yeux* ») a fait jaillir l'aveu instantané et si étourdi du duc de ne jamais avoir à se rendre en cette partie sans doute si ennuyeuse de la maison. Le délaissement de la duchesse, brutalement révélé, s'accompagne cruellement de tous les jeux de mots possibles entre « la voir » (la photographie) plutôt que l'« avoir » (la duchesse). À propos de ces « joujoux » décidément substitués, le lecteur de la *Recherche*

pourra rapprocher celui-ci, de belle dimension mais factice, laissé à la duchesse (avec qui on ne fera pas autrement que cela « joujou » dans les chambres), du « *gros pétard* » qui surgit aussitôt après dans la scène suivante du roman. C'est un Jupien attendri et reconnaissant qui l'attribue, tandis qu'ils se séparent, au frère du duc, Charlus.

Faites un saut de quelques pages, déplacez un Guermantes dans un autre, consentez quelque pas dehors, allez au pied de votre appartement jusque dans la cour de votre hôtel, quittez une chambre pour une boutique, changez un couple marié pour deux inconnus de même sexe qui se croisent par hasard, et vous obtenez une des scènes de désir les plus spectaculaires de la *Recherche*. Vous aurez fait, en plus de quelques déplacements typiquement proustiens, un pas de géant à l'échelle du roman, et passé sans vous en apercevoir une frontière, puisque vous aurez laissé derrière vous la chambre si peu recherchée de la duchesse, située à la toute fin du *Côté de Guermantes*, pour toucher à l'ouverture tellement éclatante de passion du volume suivant, *Sodome et Gomorrhe*.

En fait de célèbre chambre conjugale, Proust aimait rapporter une anecdote touchant au fastueux dandy Boni de Castellane. Quand il faisait visiter son palais, le fameux palais rose, découvrant à ses hôtes la chambre à coucher où il devait payer de sa personne et de retour la richissime héritière américaine qui avait payé par sa fortune toutes les autres pièces, Boni disait : « le revers de la médaille ». Boni finira sans le sou, sans même une chambre à soi, mais toujours superbe, écrira ses Mémoires et visitera Marcel, qui lui rendit la pareille en le plaçant à côté de lui dans le por-

trait halluciné resté fameux qu'il fait de lui-même en « homme noir dépeigné qui a l'air très malade... qui n'est pas de notre monde... un génie... tenez Boni lui parle... Marcel Prévost » dans une lettre à Mme Hennessy, chez qui il effectuerait sa dernière sortie dans le monde, avant d'en sortir pour de bon, six mois plus tard, mort.

Dans ce pile et face qu'était devenue la vie de Marcel Proust, un long temps mondain (au risque qu'on le prît pour un autre, tel ce quasi homonyme, écrivain oublié aujourd'hui, Marcel Prévost, de l'Académie française), un autre temps cloîtré, la chambre offrait un même métal, plutôt dur et froid. Pour ce qui est par exemple des relations de Proust avec son mobilier, qu'on voudrait délicates et précieuses – à l'image de tout ce qui le touche et qu'il touche – tant dans le roman que dans la vie, il se montra bien plus qu'indifférent : brutal. Après la mort de ses parents, il offrit ses meubles de famille à une maison de rendez-vous. Dans le récit, bien qu'il atténue l'épisode, puisqu'il s'agira de donner les meubles de la tante du narrateur et non comme dans la vie ceux de sa mère au bordel de Le Cuziat, il écrit tout de même, avec on l'imagine un frisson bien sûr terrible, qu'il avait eu l'impression de « *violer une morte* ». Il est vrai qu'il avait écrit à l'avance dans *Le Figaro*, à propos d'un jeune homme qui avait tué sa mère, et pour lequel il parle bizarrement de parricide dans un long article paru en 1907, « Sentiments filiaux d'un parricide » : « Nous tuons tout ce qui nous aime. »

La chambre paraît alors un moyen bien inconmode, étrange et bizarre, réservé pour cette autre activité finalement non moins domestique que l'amour

entre mari et femme, écrire. Une pièce à l'emploi en apparence détournée, mais qui par ce moyen retrouvera au moins un usage, puisque Marcel n'écrivait plus que là, assis dans son lit, la nuit. À réduire au plus court l'espace qu'il occupait, il avait trouvé sa manière de mieux dilater le Temps dont Einstein démontrera qu'ils ont des structures intimement liées. Le rapprochement entre les deux contemporains fut fait assez vite par des lecteurs cultivés (et aussi avec Freud ou encore ce mari d'une cousine, Bergson). Proust dans ses lettres avoue avec un rien de coquetterie ne pas comprendre un seul mot de la théorie de la Relativité.

Écrire pour Marcel, ce serait souvent comprendre, mais pas avec la seule intelligence – plutôt comprendre au sens d'inclure, ou de montrer de l'indulgence et aller de la plus étroite compréhension – les mots – à la plus grande extension, le livre, qu'il aimait dire avoir écrit en usant d'un télescope depuis lequel observer des lois.

La chambre de Proust nous est cependant devenue naturelle, telle une bizarrerie supplémentaire à côté du grand roman qui l'est tellement plus.

Elle est en quelque sorte l'antichambre du roman, qui finira par s'appeler *À la recherche du temps perdu*, le lieu par lequel il faut bien passer pour y accéder puisqu'il fut fait là, entre ces murs, sur un lit de cuivre (qui souvent dans le roman deviendra un lit de fer).

Le grand corps proustien y gît désormais étendu, mêlé aux pages du livre.

C'est sans doute ce qui attirait les visiteurs d'autrefois, ainsi qu'une ampoule brillante les phalènes, ou la lampe de Croisset les bateliers (Proust citera ce fait si connu dans son étude sur Flaubert), à moins que ce ne fût surtout un miroir aux alouettes. On se sent bête, à

insister pour la visiter, alors qu'on pourrait désormais se contenter d'acheter les volumes de la *Recherche* au supermarché.

\*

On montre pourtant encore volontiers la chambre de Marcel Proust au Grand-Hôtel de Cabourg. On raconte que des visiteurs la louent, parfois y dorment – mais on n'a jamais beaucoup parlé des livres qu'ils y firent peut-être.

Au musée Carnavalet, on voit reconstituée une autre chambre de Marcel Proust, celle de la rue Hamelin, avec son lit de cuivre, ses napperons, ses chaises et une cheminée, et, avec encore un peu d'effort et d'assiduité, sur rendez-vous, on se faisait ouvrir par la banque Varin-Bernier la chambre du 102, boulevard Haussmann.

Pour certains écrivains de notre littérature nationale, non moins amples à l'usage, Balzac ou Zola, il faut exposer toute une maison au public, de la cave au grenier. Hugo en réclame même au moins deux pour le compte, à Paris et Guernesey. La pièce de choix de ces musées, leur Joconde, est en général, quand ils ont la chance de les posséder encore, le bureau de l'écrivain avec sa table de travail, son sous-main et ses plumes Sergent-Major qui luisent à côté de l'encrier. Rien de tel avec Marcel, rien qui évoque les mots et les phrases, mais un seul petit lit d'enfant.

Proust n'avait donc besoin, lui, autour du lit, que d'une chambre, presque une mansarde, un lieu à tout faire avec si peu – toute la littérature avec lui tient entre ce « tout » et ce « peu ». Pour le reste et ses nécessités plus courantes, on imagine qu'il habitait son grand palais vénitien, son palais rose à lui, la *Recherche*.

Tous ces musées d'écrivains, à la manière de musées Grévin de l'écriture devenue cireuse, ont quelque chose de poignant. On les arpente en ne pouvant s'empêcher de se répéter, malgré tout ému, « c'était là », en se doutant que c'était sûrement aussi ailleurs que cela se passait, l'écriture, dans un endroit plus secret et qui ne se visite pas. On y éprouve souvent la crainte un peu médiocre que certains des objets présentés ne soient pas d'origine, qu'ils n'aient été depuis substitués et remplacés par des copies.

Probablement cette inquiétude est-elle le déplacement d'un doute plus général sur le sens de tels musées, leur véracité, un doute qui migre jusqu'aux objets qui les composent (par exemple, le buste de Marcel Proust au Grand-Hôtel de Cabourg ne représenterait pas Marcel Proust, on frémit : on nous ment toujours avec la mort, comme lorsque nous étions enfants). Tout le monde n'a pas devant de telles reliques la sagesse des philosophes athéniens qui jugeaient que même une fois changé en entier, pièce à pièce, parce qu'il tombait en ruine, son bois vermoulu, c'était bien le même bateau de Jason l'Argonaute, celui qui leur avait rapporté la Toison d'or au risque de sa vie, qu'ils conservaient depuis des décennies sur l'Acropole. À la manière de Marcel (qui voyagea, puis cessa), les immobiles penseurs aiment honorer le souvenir des voyageurs, ce qui les dispense de les imiter.

De tels musées, aussi, sont trop pleins de révérences. Ils n'ont pas la légère méchanceté d'un poète mondain et bien oublié, lui, comme Robert de Montesquiou. Dans ses Mémoires posthumes, qui malgré ses ambitions élevées ne le firent pas ressembler à Chateaubriand, et dont Marcel redoutait tant la publication pour les

## REMERCIEMENTS

Nathalie Azoulay, Nicole Da Costa, Alice d'Andigné ont été, chacune, une part de cette Nausicaa dont un livre a besoin. Régis Salado, Philippe Thureau-Dangin et Martin Reca sauront trouver ici leur nom en bonne place.

Composition et mise en page



N°édition : L.01ELJN000597.N001  
Dépôt légal : août 2013